jet à tant de méprises et à tant d'erreurs, en me disant à moi-même : Hélas ! hélas ! plus d'une fois l'église eut la douleur de voir de très-grands hommes, des hommes plus savans peut-être encore que M. de Boisgelin, faire des chutes aussi profondes qu'inattendues. Tantôt j'étois tenté de supposer que cet illustre pontife s'étoit laissé séduire par l'espoir ou la promesse de recouvrer quelques débris de fortune, et je n'osois me livrer à un soupçon aussi contraire à l'idée qu'on m'avoit donnée de la noblesse de son caractère et de l'élévation de son âme.

Mais grâces en soient rendues au rédacteur si intéressant et si judicieux du *Courier de Londres !* en lisant dans sa feuille du 5 Avril dernier, qu'un voyage m'avoit empêché de lire plutôt, le discours adressé au Premier Consul par les quatre cardinaux de création consulaire, dont M. de Boisgelin fait nombre, tout s'est éclairci, tout s'est développé dans mon esprit, de la manière la plus favorable à la justification de cet homme célèbre. J'ai cru voir et je me suis persuadé que ce prélat étoit tombé en enfance, comme M. du Belloy, Archevêque de Paris, quoiqu'il ne soit pas encore tout à fait du même âge. Car, en effet, Monsieur, c'est à vous que je m'en rapporte, et que je veux soumettre mes réflexions sur cet étrange compliment. En voici le début.

" Citoyen Premier Consul,—Le rétablissement
" de la religion et des rapports spirituels qui ont de
" tout temps uni l'empire très-chrétien à l'église

“ Romaine, est un des bienfaits inappréciables que
“ nous devons à vos sentimens religieux.”

Or, je vous le demande, y a-t-il rien qui touche de plus près à la caducité de l'esprit, et aux rêveries de la vieillesse qu'une pareille assertion? Pour qu'il fut vrai que les rapports spirituels qui ont uni de tout temps l'empire très-chrétien à l'église Romaine, aient été rétablis, ne faudroit-il pas qu'ils eussent été rompus? Mais dans quel temps l'ont-ils été? Est-ce en 1790, quand tous les évêques du clergé de France protestèrent hautement contre les entreprises d'une troupe de factieux qui vouloient soumettre l'église à leurs projets sacriléges? Est-ce en 1792, quand plus de trente mille pasteurs, et une infinité d'autres ecclésiastiques, de Cénobites, de vierges sacrées, suivant la voix et l'exemple de leurs chefs spirituels, préférèrent l'exil et la misère, les prisons et la mort, à la prestation d'un serment que le souverain pontife avoit déclaré criminel? Est-ce dans les années suivantes, quand ce même pontife, cet immortel Pie VI, écrivoit aux véritables évêques de France: “ L'univers a vu
“ avec admiration votre constance à défendre l'u-
“ nité de l'église, et à soutenir tant de pénibles
“ travaux pour la foi catholique. Nous n'avons
“ reçu aucune lettre de vous, que nous n'ayons or-
“ donné une réponse qui attestât l'estime que nous
“ faisons de votre admirable vertu..... Vous, dont
“ nous avons toujours admiré la constance, la foi,
“ et surtout la sagesse singulière.” (Lettre datée de

la

la Chartreuse de Florence, en 1798.) Seroit-ce enfin quand on a vu quelques misérables intrus suscités par la révolte et consacrés par un apostat, traîner à leur suite quelques âmes foibles ou égarées par l'esprit de parti? Mais je le demande encore à tous ceux qui ont suivi la marche des événemens, n'est-il pas certain que plus le clergé schismatique et constitutionnel a fait d'efforts pour se soutenir, plus il a été abandonné et couvert de mépris? N'est-il pas certain que tous les François qui vouloient pratiquer la religion catholique, recouroient aux prêtres fidèles et non-sermentés qui remplissoient en secret, et au péril de leur vie, les fonctions de leur ministère? N'est-il pas également indubitable, qu'il s'en falloit bien que Pie VI regardât l'empire très-chrétien comme un empire séparé de l'église Romaine, puisqu'il disoit encore aux véritables évêques de France, dans la lettre citée ci-dessus: "Tandis que l'impiété se flattoit d'ériger " ses trophées sur les ruines fumantes de la religion " .... jamais on ne vit dans les troupeaux chrétiens " la religion aussi ouvertement professée, la foi " aussi ferme, la charité aussi enflammée; et il est " bien doux pour mon cœur d'entendre que les " nombreux troupeaux de France ont mérité cet " éloge.."

Ici, Monsieur, certainement je pourrois bien faire valoir encore contre cette assertion de rupture entre l'église Romaine et l'empire très-chrétien, toutes les lettres pleines de respect, de fidélité, de

 par-

parfaite soumission, adressées à Pie VI et à Pie VII, dans ces jours désastreux, par le véritable chef de l'empire très-chrétien ; par ce prince qui, du fond de sa retraite, règne sur tous les cœurs justes et sensibles, *par ses droits, ses talens et ses vertus*, quoique son trône soit occupé par un *usurpateur*, comme le disoit parfaitement bien M. l'Archevêque d'Aix, avant qu'il eut abandonné le camp d'Israël pour passer dans le camp ennemi ; mais tout est oublié, quand on s'oublie soi-même.

Il est donc absurde de célébrer le rétablissement de ces rapports spirituels, qui ne furent jamais détruits ; et tous ces grands mots de *bienfaits inappréciables*, de *sentimens religieux* appliqués au Consul, ne sont que les fruits d'une imagination qui n'est plus en état de distinguer la vérité d'avec l'imposture. Ce qui malheureusement est trop vrai, c'est que le Consul s'est obstiné à remettre en place des évêques et des prêtres schismatiques, qui avoient été condamnés, comme tels, par un jugement solennel de l'église ; que tout le monde avoit abandonnés sur les débris honteux de leur église constitutionnelle ; qu'aucun véritable chrétien ne redemandoit ; que personne n'étoit en état de soutenir ; sans qu'ils aient fait aucune rétractation, persistant au contraire dans leurs erreurs ; et que si le même Consul trouvoit un jour quelque intérêt à se séparer de l'église Romaine, on ne tarderoit pas à les voir ajouter à tous les sermens criminels qu'ils ont déjà prononcés, tous les sermens qu'on en exigeroit en-

core. O vénérable Pie VI! quand vous traitiez *ces faux ministres de loups ravisseurs*, quand vous disiez qu'il étoit *avantageux pour l'église que leur malice et leur fraude fussent découvertes*, parce qu'ils ne *pourroient plus corrompre les gens de bien*, [même lettre] eussiez-vous prévu qu'on applaudiroit bientôt à la politique qui les replaceroit à la tête des peuples, pour s'en faire un appui, comme ils l'ont été de tous les oppresseurs qu'on a vu paroître tour à tour! Mais revenons à nos vieillards complimenteurs, et suivons leurs discours.

" Citoyen Premier Consul,—Vous avez pensé " qu'une religion dictée par Dieu même pour le " bonheur et la félicité des états, devoit se présen- " ter avec un appareil et une pompe capable d'é- " lever les pensées vers le ciel, et d'inspirer un " pieux respect pour les cérémonies et les fonctions " du saint ministère. Vous avez à cet effet rendu " à la pourpre Romaine son ancien éclat, qui, de- " puis quelques années, sembloit comme ensevelie " sous les ruines du sanctuaire; et vous avez daigné " nous en décorer."

Quel ridicule assemblage de basses flatteries, de puériles prétentions! et quelle nouvelle preuve dans ces vieux prélats de la décrépitude de leur esprit! Les voilà qui s'imaginent que le Consul a perfectionné l'ouvrage de Dieu, parce qu'il les a décorés de la pourpre Romaine, et qui le félicitent d'avoir pensé à des choses que Dieu avoit oubliées! Les voilà qui ont rêvé qu'ils alloient inspirer

rer

rer à tous leurs diocésains beaucoup plus de respect pour les fonctions du saint ministère, qu'ils ne pouvoient leur en inspirer auparavant; et qu'ils ne manqueront pas d'élever leurs pensées vers le ciel, parce qu'ils se présenteront devant eux avec tout l'appareil qui suit les cardinaux! Mais quand St. Pierre, St. Paul, et tous les apôtres, convertissoient les peuples à la foi, étoient-ils revêtus de la pourpre Romaine? Quand les *Irénée*, les *Denis*, les *Hilaire*, les *Ferréol*, les *Rémi*, les *Césaire*, apportèrent le flambeau de l'évangile dans les Gaules, étoient-ils distingués par le titre d'*éminence?* Tout le monde ne sait-il pas que, dans leur origine, les cardinaux n'étoient que de simples prêtres et des diacres qui desservoient à Rome les églises qu'on appeloit *cardinales*, ou principales, pour les distinguer des simples oratoires? Tout le monde ne saitils pas que les papes les ayant choisis pour les accompagner pendant la célébration de la messe, ils les appelèrent ensuite à leur conseil, et que successivement ils leur accordèrent ces distinctions extérieures qu'on n'avoit pas supposées nécessaires dans les premiers siècles de l'église *pour élever les pensées des hommes vers le ciel?* Tout le monde ne sait-il pas que le chapeau rouge ne leur fut donné qu'en 1245, par Innocent IV; l'habit rouge en 1464, par Paul II; et le titre d'éminence plus tard encore, par Urbain VIII, qui mourut en 1644? Tout le monde ne sait-il pas enfin que les cardinaux ne sont point d'institution divine, comme les évê-

ques; qu'ils n'ont jamais eu, comme cardinaux, aucune jurisdiction essentiellement attachée à leur dignité, et que plus d'une fois les évêques leur ont disputé la prééminence, qu'ils ont bien voulu leur céder dans la suite? Quand Urbain II vint en France, l'an 1095, et qu'il y présida le Concile de Clermont, l'Archevêque de Lyon tenoit le premier rang après lui, ensuite les autres archevêques et les évêques, puis les cardinaux, les prêtres et les diacres qui avoient accompagné le souverain pontife dans son voyage.

A Dieu ne plaise, cependant, Monsieur, que je veuille méconnoître les grands services qui ont été rendus à la religion par une infinité de cardinaux, qui joignoient à la plus profonde érudition les vertus les plus parfaites. Mais je dis que ce n'est ni par leurs noms, ni par leurs titres, ni par la pompe d'une dignité qui certainement n'étoit point nécessaire à la composition de l'église, puisque Jésus-Christ ne l'y a pas fait entrer, que *les pensées des hommes se sont élevées vers le ciel;* et quand on entend M.M. de Boisgelin et du Belloy publier que le Consul a comblé l'église de *bienfaits inappréciables*, qu'il a montré à l'univers *les sentimens les plus religieux*, parce qu'il les a fait inscrire sur la liste du sacré collége, qui ne les verra peut-être jamais, et qui probablement ne s'en soucie guères, je soutiens que c'est une preuve convaincante qu'ils ont survécu à l'existence de leur raison.

Une seule chose m'étonne, c'est que dans l'attente des brillans succès de leur nouvelle dignité, ces vieux prélats n'aient pas dit à Buonaparté :

« Nouveau Charlemagne, achevez la *grande et*
« *belle œuvre* dont nous sommes les prémices. Qu'à
« votre voix tous les évêques de votre empire soient
« créés cardinaux comme nous. Car s'ils ne portent
« que des bas violets, suivant les règlemens
« que nous avons reçus de votre pieux ministre de
« tous les cultes, ils seront incapables d'*inspirer du*
« *respect pour les cérémonies et les fonctions du*
« *saint ministère.* Cette couleur n'est pas assez
« frappante pour s'emparer des esprits, et pour
« *élever toutes les pensées vers le ciel.*" Mais on ne songe pas toujours à tout, et il faut apparemment que la déraison ait ses distractions, comme la raison.

Maintenant, Monsieur, laissons un moment M. de Boisgelin admirer tout seul sa nouvelle éminence, et contempler la pompe qui l'environne, pour nous rappeler un fait qui est particulier à M. du Belloy, et qui prouve jusqu'à l'évidence, que depuis long-temps ce prélat, bientôt centenaire, est redescendu à l'état de l'enfance. C'est qu'en 1797, on lui fit prêter le serment de haine à la royauté, et qu'il ne craignit pas de répandre dans le diocèse de Marseille la scandaleuse interprétation qui en avoit été donnée, à Paris, par les évêques intrus. Là, tous les sophismes imaginables sont mis en usage pour séparer les paroles d'avec les pensées ; pour sou-

soutenir un changement supposé dans le sens du mot *haine*, et pour détourner de sa véritable acception, la véritable intention de tous les rebelles et de tous les régicides, qui en faisoient la matière d'un serment. Non, si M. du Belloy n'avoit pas été privé précédemment de la faculté de réfléchir et de raisonner, jamais il n'auroit consenti à démentir ses vertus épiscopales par une démarche dont toute la faute retombe sur ses conseillers perfides. Il avoit alors 91 ans ; aujourdhui il en a 94, et voilà l'homme dont Buonaparté se félicite de recevoir des éloges !

Jusqu'ici je n'ai point encore parlé de M. le Cardinal *Fesch*. Personne n'a pu me dire, ni ce qu'il étoit, ni d'où il venoit, lorsqu'il a été jeté sur le siége de Lyon par le tourbillon révolutionnaire. Tout ce que j'ai pu en découvrir, c'est que le nouvel almanach de la nouvelle France ecclésiastique annonce au public que sa mère lui donna le jour l'an 1763. Quelques-uns se sont persuadé qu'il étoit parent du Consul. Je le croirois volontiers ; c'est une raison de plus pour qu'il ait été ignoré de tout le monde, comme le reste de la famille, jusqu'à cette subite apparition. Mais ce qu'il y a de certain, c'est que l'approbation de ce jeune homme qui n'a jamais pu voir quelle étoit la grandeur, la majesté, la pureté de l'église Gallicane, avant que l'impiété ne l'eut attaquée jusque dans ses fondemens, et qui vient féliciter le Consul des violences qu'il exerce sur ses tristes débris, n'est qu'une appro-

bation commandée par l'intérêt, et la marque de la servitude comme de l'ignorance. Ce qu'il y a de certain encore, c'est qu'en prodiguant ainsi la pourpre Romaine, on l'avilit sans relever ceux qui la portent.

Quant au Cardinal *Cambacérès*, Archevêque de Rouen, voulez-vous savoir jusqu'à quel point son esprit, s'il en a jamais eu, est aujourd'hui privé de toute espèce de discernement ? Rappellez-vous le compliment qu'on lui entendit adresser à Mme. Buonaparté, lorsqu'elle accompagna dans la ville de Rouen celui des hommes dont elle est maintenant la femme ? Le voici tel qu'il fut imprimé dans le Journal de Paris, du 5 Novembre, 1802.

" Madame, l'usage qui nous conduit auprès " de vous, est le devoir de l'inclination et du senti- " ment : le clergé que j'ai l'honneur de vous pré- " senter, vous portera toujours le même respect et " la même admiration dont son chef est animé. " Il demande au Ciel que vous fassiez long-temps " le bonheur du héros que la France chérit, et " qu'il conserve l'illustre rejeton qu'il lui a plu " d'accorder à nos désirs et à nos vœux."

Or, dites-moi, je vous en prie, si un archevêque, qui auroit connu les devoirs de son état, les convenances de sa place, et qui se seroit connu lui-même, se seroit jamais mis à la tête de son clergé, pour aller dire à *la veuve Beauharnois*, qu'elle avoit encore le pouvoir de leur inspirer à tous de l'*inclination et du sentiment ?* Il est vrai que les expres-

sions

sions pouvant effaroucher non pas l'imagination, non pas le cœur, mais la dignité de Madame la Consule, le Prélat complimenteur s'empresse de lui parler tout aussitôt de son *respect* et de son *admiration* pour elle. Mais n'est-ce pas ajouter une extravagance à une autre? Du respect, de l'admiration de la part d'un pontife et d'une députation sacerdotale, pour une femme dont toutes les époques de sa vie sont publiquement retracées comme un scandale ! En vérité, c'est passer toutes les bornes de la décence, c'est en fouler aux pieds toutes les lois.

Cependant, Monsieur, ce n'est pas là que je veux terminer mes réflexions sur cet étrange compliment. Quand j'en ai remarqué le brillant début, je ne comprenois pas d'abord comment M. l'Archevêque, parlant au nom de tout le clergé, qu'il amenoit pour la première fois aux pieds de Madame Buonaparté, avoit pu lui dire : *L'usage qui nous conduit auprès de vous.* Mais je crois en avoir découvert la cause, et la voici. J'imagine qu'avant d'être placé sur le siége de Rouen, M. Cambacérès avoit l'habitude d'être conduit, *par inclination et par sentiment*, auprès de cette femme si renommée ; que peut-être même il étoit déjà du nombre de ses courtisans *respectueux* et de ses *admirateurs*, pendant qu'elle régnoit avec *Barras* ; que peut-être même encore, c'est par le grand *usage* de lui témoigner son *inclination*, qu'il est parvenu à la place qu'il occupe ; et qu'oubliant, dans la chaleur de sa harangue, qu'il ne devoit dire que des choses

qui convinssent à son cortége, il n'a parlé que d'après la surabondance de ses sentimens particuliers.

Enfin, Monsieur, pour achever l'examen d'un discours qui nous donne le moyen d'apprécier le caractère de son auteur, je conviendrai que M. Cambacérès auroit été le plus maladroit des évêques consulaires, s'il n'avoit pas jeté, en présence d'une femme qui a captivé son *sentiment* et son *respect*, quelques fleurs sur le nom de son glorieux époux; de ce *héros* incomparable, qui fait les *délices* de la France, comme elle en fait l'*admiration*. Mais il me semble que ce prélat Normand a surpassé tous ses collègues complimenteurs, et qu'il s'est surpassé lui-même en ridicules adulations, en propos qui déshonoreroient la dignité épiscopale, si cette dignité ne les désavouoit pas elle-même dans celui qui les tient, quand il a qualifié d'*illustre rejeton*, l'enfant d'un homme qui n'a trouvé lui-même dans son berceau que la misère et l'obscurité. Pour qu'un rejeton soit illustre, ne faut-il pas que la souche le soit aussi? Ne faut-il pas qu'elle ait donné des branches, et que ces branches en aient produit d'autres, qui toutes ensemble ont reçu et se sont communiquées leur illustration? Certes, quand Massillon annonçoit les vérités évangéliques, pendant les premières années de Louis XV, et en sa présence, souvent il se servoit de cette expression figurée, l'*illustre rejeton* de nos Rois; souvent il adressoit au Ciel, avec toute la sensibilité de son

âme,

âme, et tous les charmes de son éloquence, les vœux du peuple François, pour la conservation de cet *illustre* enfant, qui lui étoit si cher ; et tous ses auditeurs, pénétrés des mêmes sentimens de respect et de fidélité, applaudissoient à ses discours. Tous reconnoissoient que ce jeune Prince étoit véritablement *illustre*, par sa naissance, par ses droits, par ses titres ; parce que le sang des Saint Louis, des Henri IV, des Louis XIV, couloient dans ses veines ; parce qu'il étoit l'héritier naturel de soixante Rois, qui avoient régné sur la France pendant 1400 ans, avec autant de gloire que de majesté. Mais qu'on vienne employer le même langage et former les mêmes vœux, pour la misérable créature d'un père dont le nom, inconnu dans tous les siècles de justice et d'honneur, ne sortit du néant qu'au bruit de la révolte et de tous les attentats d'un frère usurpateur ; d'un homme que la France, qui auroit dû le repousser depuis long-temps avec tous les siens dans la cabane de l'île malfamée qui le vît naître, devroit rougir de conserver encore dans son sein ; c'est une profanation de la langue humaine, c'est un délire qui blesse la raison et qui la révolte.

Voilà, Monsieur, une grande partie des motifs qui m'ont déterminé à croire, que les Cardinaux consulaires étoient privés de leurs facultés intellectuelles ; mais comme il est absolument nécessaire de prouver la perte de leur raison pour sauver leur honneur, je vais les suivre dans le reste de leur discours,

cours, et je vous prie de me suivre dans mes dernières observations.

“ Pénétrés de reconnoissance de tant de bien-
“ faits, nous venons, Citoyen Premier Consul,
“ vous présenter l'hommage respectueux de nos
“ justes remercîmens. Nos temples retentiront de
“ toutes parts, d'actions de grâces, et de nos vœux
“ pour la précieuse conservation de vos jours, et
“ pour la continuation de la gloire dont ils sont
“ constamment environnés. Le clergé n'oubliera
“ jamais que c'est à votre piété et à vos bontés
“ qu'il doit son existence actuelle. Il se fera tou-
“ jours un devoir et un sujet de joie d'enseigner et
“ de prêcher au peuple, par ses paroles et par ses
“ exemples, le respect et la soumission qui vous
“ sont dus. Il ne cessera d'invoquer les bénédic-
“ tions du Ciel sur le héros chrétien, son bienfai-
“ teur et son libérateur.”

Je demande bien pardon à ces Messieurs de la comparaison qui se présente ici à ma pensée ; mais ce n'est pas plus de ma faute que de la leur, si elle se trouve exacte. Tels que dans les petites demeures qui servent d'asyle aux hommes dont l'imagination s'est égarée, on en rencontre quelques-uns qui se figurent être devenus ou avoir toujours été des personnages célèbres ; qui toujours sont occupés de la même chimère ; qui toujours répètent les mêmes paroles ; qui toujours voient partout ce qui n'est vu que par eux seuls : tels sont aussi MM. de

Bois-

Boisgelin, du Belloy, et les deux autres éminences dont je ne me rappelle déjà plus le nom, tant il est facile à oublier. Quoique les bienfaits qu'ils prétendent avoir reçus du Consul se réduisent à rien, et qu'il soit parfaitement indifférent à la religion, à la France, comme à leur propre avantage, qu'ils soient cardinaux ou qu'ils ne le soient pas ; et quoique, par une conséquence nécessaire, la *reconnoissance dont ils sont pénétrés*, ne soit que la reconnoissance d'une chimère, cependant ils ont la manie de revenir sans cesse à ce fantôme enchanteur. Ils l'admirent, ils le contemplent comme l'objet le plus brillant et le plus solide. Jusque-là on peut en rire, sans les troubler dans la jouissance de leurs rêveries, et ne les regarder que comme des enfans qui comparent des boules de savon au disque du soleil. Mais quand on les voit considérer comme un homme *constamment environné de gloire*, un homme qui ne parut dans un vaste empire que pour y faire triompher la révolte ; soutenir les spoliations les plus injustes ; opprimer la vertu malheureuse ; insulter à la probité fugitive ; distribuer à ses satellites le fruit des rapines les plus sacriléges ; placer sa race obscure dans les domaines de la maison royale et des familles les plus distinguées par leur rang et leur antiquité ; forcer à l'avilissement toutes les âmes assez foibles pour approcher de lui comme d'un maître, ou pour le craindre ; et de tous ces attentats s'en faire un titre pour s'asseoir sur un trône réclamé par la religion, la justice et l'honneur : on

s'at-

s'attriste, on pleure, on se désole sur l'égarement de l'esprit humain, et l'indignation se joignant à la douleur, on se dit à soi-même :

Fortune, dont la main couronne
Les forfaits les plus inouïs,
Du faux éclat qui t'environne
Serons-nous toujours éblouïs ?
Jusques à quand, trompeuse idole,
D'un culte honteux et frivole
Honorerons-nous tes autels ?
Verra-t-on toujours tes caprices,
Consacrés par les sacrifices
Et par l'hommage des mortels ?

J. B. ROUSSEAU.

Encore, si ces messieurs se contentoient de porter leur stupide admiration aux pieds de leur trompeuse idole, on pourroit les y abandonner à la déplorable pitié qu'ils excitent. Mais qu'ils se proposent, comme un devoir et un sujet de joie, d'inspirer du respect au peuple pour des excès qui renversent tous les fondemens de l'ordre social, et qui blessent toutes les lois de la justice divine, c'est une démarche dont il seroit impossible de calculer les suites, si l'on ne savoit pas qu'ils confondent toutes les notions du crime et de la vertu, par la confusion qui s'est opérée dans leur esprit.

Maintenant, Monsieur, pourriez-vous m'expliquer cette phrase ridicule et ces propos contradictoires : *Le clergé n'oubliera jamais que c'est à votre piété et à vos bontés qu'il doit son existence actuelle ?*

tuelle? Car, en premier lieu, si la piété du Consul est proportionnée à l'existence qu'il a donnée au clergé, sa piété a des bornes qu'on peut aisément apercevoir. Mais, en second lieu, si c'est *la piété* qui a fait agir le Consul dans un ouvrage qui concerne la religion, ce n'est pas *la bonté;* parce que la piété est un devoir indispensable, une obligation de tous les temps, et la bonté est un sentiment de bienfaisance, dont les actes peuvent être exécutés, refusés, ou différés, selon les temps et les circonstances. Pour moi, je suis persuadé que ces messieurs se sont imaginé que le Grand Consul avoit *la bonté* d'avoir de *la piété;* qu'il avoit *la bonté* de s'intéresser à la religion chrétienne, et que si Jésus-Christ est *pénétré de reconnoissance*, comme il doit l'être, pour tous *les bienfaits* de cet homme extraordinaire, il ne manquera pas de faire *retentir* la cour céleste, comme *les temples* de Tours, de Paris, de Lyon, et de Rouen, *pour la précieuse conservation de ses jours.*

Avançons, cependant, Monsieur, et tâchons d'achever cette justification du cœur et de la pureté d'intention des quatre éminences consulaires, aux dépens de la rectitude de leur esprit. Le travail pour cet objet ne me coûte rien, et je ne vous demande qu'un peu de patience, car il en faut peut-être autant pour me lire que pour les écouter.

" Le clergé," disent ces éminences, " ne cessera d'invoquer les bénédictions du ciel sur le héros chrétien, son bienfaiteur et son libérateur, sur

" le héros vainqueur et pacificateur de l'Europe,
" sur le héros qui réunit en lui tous les genres de
" gloire, auxquels il est donné aux plus grands
" hommes de pouvoir aspirer."

Vous voyez qu'ici chaque mot est brillant et sonore, chaque qualité est une source de gloire, et suffiroit elle seule à un parfait éloge. Mais est-il bien vrai que le Grand Consul les réunisse toutes dans sa petite personne? Est-il bien vrai qu'il soit *un héros?* Est-il bien vrai qu'il soit *chrétien?* Est-il bien vrai qu'il soit *un héros chrétien?* Un coup d'œil sur chacune de ces propositions va nous l'apprendre.

1°. Quand le vulgaire, qui ne connoît pas la valeur des expressions, se sert du mot *héros*, il l'applique à tous ceux qui lui paroissent avoir plus de courage, plus de hardiesse, plus de force que le reste des hommes dans l'exécution de leurs entreprises, quels qu'en soient le but et les moyens. De manière que *Cartouche* passoit pour *un héros* dans sa troupe; *Mandrin*, au milieu de la sienne; et qu'un portefaix plus fort que tous ses compagnons dans les travaux ou dans leurs combats particuliers, est un *héros* des halles. De manière encore que dans ces jours de révolte et de désolation, où tant de factieux et tant de scélérats se sont disputé et ravi le pouvoir de gouverner la France, *Mirabeau* étoit un *héros* parmi les tribuns et les orateurs forcenés; *Robespierre* parmi les régicides et les assassins; *Carrier* parmi les noyeurs et les incendiaires; *la*

Fayette

Fayette parmi les courtisans ingrats et perfides ; *Fauchet* parmi les vainqueurs de la bastille ; *Siéyès* parmi les inventeurs et les fabricateurs annuels de constitutions ; et qu'ils ont trouvé des complimenteurs assez criminels ou assez insensés pour leur en donner le titre.

Mais quand des évêques, qui ne doivent peser les actions des hommes qu'au poids du sanctuaire, se déterminent à donner à quelqu'un le nom de *héros*, ils ne peuvent l'accorder, en conscience, qu'à ceux dont toutes les actions sont fondées sur la vertu la plus pure, comme sur la réputation la plus intacte ; et s'ils s'écartent un instant de cette règle sacrée, c'est une preuve qu'ils sont incapables de former en cette matière aucun jugement digne de confiance.

Or, les prélats consulaires l'ont-ils suivie cette règle ? Sont-ils bien certains que Buonaparté n'est arrivé au poste qu'il occupe, que par les voies de l'honneur et de la probité ? Sont-ils bien certains que ses plus brillans succès ne sont pas des crimes éclatans ? Pourroient-ils le justifier de toutes les bassesses qui l'ont introduit et mis en scène sur le théâtre de la révolution ? Pourroient-ils prouver que tous les attentats dont il est accusé ne sont qu'une calomnie ? Et quand il ne seroit ni usurpateur, ni oppresseur, ni l'enfant de la révolte, où sont les vertus, où sont les traits de grandeur d'âme où sont les actions nobles et généreuses qui peuvent lui mériter la qualification de *héros* ?

Dans quel temps a-t-il fait triompher l'innocence, et puni l'injustice ? Dans quel temps a-t-il rendu à la vérité le droit de se montrer et d'agir, avec toute la liberté dont elle a besoin pour être toujours la vérité ? Etoit-il un *héros*, quand il a choisi pour ses ministres, ses agens, et ses conseils, soit qu'il les craignit, soit qu'il les aimât, une multitude de blasphémateurs et de régicides ? Etoit-il un *héros*, quand il avoit l'audace d'insulter à des princes infortunés, que l'adversité rendoit encore plus respectables et plus sacrés ? Etoit-il un *héros*, quand il alloit puiser dans les protocoles des *Roberspierre* et des *Barras*, des invectives et des calomnies absurdes, contre des François dignes et de leurs noms, et de leur rang, et de leurs dignités, qui veulent conserver loin de leur patrie esclave et avilie, toutes les délicatesses de la probité la plus intègre ? Etoit-il un *héros*, quand à l'exemple des fabricateurs de constitution qui l'ont précédé, il ne rougissoit pas de présenter à la nation le ridicule et sot ouvrage de ses patrons et de ses complices, pour l'ouvrage de la nation ? Etoit-il un *héros* quand il forcoit des malheureux fatigués des peines de l'exil, ou des rigueurs d'un climat contraire à leur santé, de se déclarer coupables, et de solliciter le pardon de leur fidélité à Dieu et au Roi, pour obtenir l'affreuse liberté d'aller vivre, sous ses yeux, dans l'humiliation, la dépendance, le parjure, et la misère ? Pour moi, je vous l'avoue sans prévention, et je le dis comme

comme je le pense, je ne vois en lui qu'un nouveau chef du brigandage révolutionnaire, modifié suivant les besoins, les vues et les projets de la faction qui le fait agir, et qu'il sert avec ardeur. Je ne vois en lui qu'un aventurier ambitieux, sans élévation et sans dignité, qui, après avoir travaillé, en sous-ordre, à la ruine de tout ce qui faisoit le bonheur et la gloire de la monarchie Françoise, s'est trouvé à la tête des destructeurs, et leur a dit: "Mes amis, "c'en est assez pour le présent; reposons-nous; "jouissons du fruit de nos travaux; ni les victimes, "ni les proscriptions ne sont plus nécessaires. Tous "nos ennemis sont anéantis, enchaînés, ou fugitifs; "toutes leurs dépouilles sont entre nos mains; que "chàcun de nous les conserve sans scrupule et sans "pitié; à cet effet, je vous soutiendrai, soutenez-"moi." Et cet accord a été fait; et les brigands sont devenus les maîtres. Rien de plus conforme à leur caractère. Mais que M.M. de Boisgelin et du Belloy, ranimant leur voix mourante, et soutenus par deux autres de leurs collègues, d'une décrépitude précoce, s'écrient à la porte de cette caverne: *Le Grand Consul est un héros! Le Grand Consul est digne des bénédictions du Ciel!* N'est-ce pas une preuve incontestable, qu'il est malheureux pour des pontifes d'un mérite aussi rare, d'avoir vécu trop long-temps; et que s'ils n'avoient pas dépassé l'âge et le terme où la raison s'arrête, ils auroient vu qu'en dépouillant le jeune Corse du pres-

tige

tige dont l'ignorance, la foiblesse, l'intérêt, ou la peur l'ont environné,

> Le masque tombe, l'homme reste,
> Et le héros s'évanouit.
>
> J. B. Rousseau.

Il est donc faux que Buonaparté soit un *héros,* au jugement de quiconque a le sens commun, malgré l'assertion des quatre éminences. Voyons maintenant s'il est chrétien.

2°. Sans doute tous les hommes qui sont nés dans la religion chrétienne, et qui n'ont jamais fait aucun acte, ni aucune déclaration pour annoncer qu'ils vouloient sortir de son sein, sont toujours en droit d'être placés au nombre des chrétiens. Mais quand l'homme dont il est ici question, transporté en Egypte, à la tête d'une armée nombreuse, s'est empressé d'assurer les sectateurs de Mahomet, quoiqu'il fut né chrétien, qu'il vouloit adopter leur croyance et leur culte; et quand ensuite il s'est écrié publiquement à cet effet: *La alla Mochommed resout allah—il n'y a point d'autre dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète:* n'a-t-il pas abjuré la foi en Jésus-Christ? N'a-t-il pas cessé d'être chrétien? N'a-t-il pas prononcé la même formule d'apostasie que tous les renégats? Car on n'en demande jamais d'autre à personne; et l'on s'en contente même de la part de toutes les malheureuses qui sont enlevées à leurs familles pour être renfermées au sérail, de quelque religion qu'elles soient. Que dis-je? N'a-

t-il

t-il pas surpassé tous les renégats en insulte à Jésus-Christ et en abandon de la foi chrétienne, quand il s'est glorifié, en présence des Musulmans, des outrages dont Pie VI étoit accablé ! Quand il leur a dit, dans l'insolence et la grossièreté de son langage, en parlant de ce pontife qui a rempli l'univers de l'éclat de ses vertus, que la France avoit *renversé l'idole de Rome*, et que la France vouloit être Mahométane ? Je sais bien que cet ambitieux s'est joué tout à la fois et du faux prophète et de ses croyans. Mais qu'il demande à tous les casuistes qui lui sont le plus favorables, si jamais il est permis de feindre en pareille matière. Qu'il leur demande si tous les chrétiens qui, sous les Tibère et les Néron, feignoient d'adorer les faux dieux pour échapper à la mort, quoiqu'ils ne crussent pas aux faux dieux, n'étoient pas appelés par l'église de véritables apostats, et condamnés, comme tels, aux pénitences les plus sévères ? Qu'il leur demande si Saint-Cyprien ne traitoit pas également d'apostats tous les chrétiens qui, en donnant de l'argent, se faisoient inscrire sur le registre de ceux qui avoient sacrifié aux idoles, quoiqu'ils n'y eussent pas sacrifié en effet, et qui, par ce moyen, en échappant à la mort, croyoient éviter l'apostasie ? Non, je défie tous les hommes qui connoissent l'esprit de la religion chrétienne, comme tous les sophistes, dont le nombre est si considérable aujourd'hui, de soutenir que *Buonaparté* ne s'est pas rendu coupable du crime d'apostasie ; et d'autant plus coupable qu'il s'y est pré-

présenté de lui-même, comme s'il avoit désiré depuis long-temps de faire cette action détestable. Je dirai bien plus encore, je dirai : Eut-il attendu, dans ces contrées étrangères, de sa profession de foi Mahométique, autant de gloire et de conquêtes qu'il en a rapporté de honte, la religion lui en faisoit la défense, comme d'un sacrilége. Je dirai : Eut-il été menacé de la mort s'il se refusoit à cette déclaration, il auroit dû mépriser et les menaces et la mort la plus cruelle pour persévérer dans la foi chrétienne. C'est ainsi que Louis IX, pressé dans les mêmes climats par une troupe d'assassins, de prononcer un serment impie, brava leur fureur, et répondit hautement que jamais il ne mettroit sa religion en compromis. Mais quelle comparaison vient ici se présenter à ma pensée ! Pardon, grand Roi ! pardon, Roi Très-Chrétien, d'un rapprochement dont les prétendus héros de ce siècle sont aussi indignes, que votre demeure dans le sein du Dieu de toute vérité est éloignée des lieux où se tiennent leurs conseils perfides !

Il est donc vrai que Buonaparté a cessé d'être chrétien, et que tous les pontifes qui ne craignent pas aujourd'hui de lui en donner le titre, ont perdu le souvenir de son apostasie, comme ils ont perdu la faculté de porter un jugement digne de confiance. Car s'ils avoient eu sous les yeux le grand scandale de cet homme et leurs devoirs, ils auroient exigé de lui une rétractation aussi solennelle que son crime a été public. Je conviens qu'on auroit pu soupçon-

ner

ner qu'il redevenoit chrétien en France, comme il avoit été musulman en Egypte; et peut-être même le ministre de tous les cultes, à qui tous les cultes sont indifférens, auroit été le premier à le dire, pour sauver la réputation philosophique de son maître; mais du moins la religion l'eut soumis à ses règles indispensables, et Dieu auroit jugé les cœurs.

3°. Après avoir démontré que Buonaparté ne mérite ni le nom de *héros*, ni celui de *chrétien*, je pourrois me dispenser de prouver qu'il n'est point un *héros chrétien*, puisque ces deux qualités n'existant point en lui séparément, il est impossible qu'elles s'y trouvent réunies. Mais quand j'entends nos cardinaux consulaires lui donner cette qualification, je suis forcé d'ajouter qu'ils joignent encore ici la stupidité à la bassesse, ou plutôt qu'elles se disputent la priorité dans leur esprit. Car en effet, qu'est-ce qu'un *héros chrétien?* N'est-ce pas un homme qui porte la pratique des vertus chrétiennes jusqu'à l'héroïsme, ou dont les actions héroïques sont produites par quelque vertu chrétienne? Or, trouveroit-on dans Buonaparté une seule vertu chrétienne qui fut portée jusqu'à l'héroïsme? ou une seule action héroïque qui fut produite par quelque vertu chrétienne? Répondez *Masséna, Fouché, Portalis, Bernier*, vous tous qui futes ses confidens et ses conseils. Rendez témoignage à la vérité, si vous en êtes encore capables; et vous avouerez, je le

G soutiens,

soutiens, que dans toutes ses opérations militaires et civiles, le nommé *Napoléon Buonaparté* ne fut conduit que par l'ambition ; et que dans tout ce qu'il a fait pour la religion, c'est la politique qui fut son guide. Vous nous direz bien plus encore, si vous êtes véridiques. Vous conviendrez que vous seriez désolés qu'il devint un héros chrétien ; parce que si la foi et la charité entroient dans son cœur, il seroit obligé, malgré toutes vos conventions, d'agir selon la justice ; et vous tomberiez bientôt après, avec tout l'échaffaudage de la révolte et de l'usurpation.

Ah ! si je voulois donner à quelques François l'idée d'un *héros chrétien*, j'irois en chercher des modèles dans l'auguste maison de ses souverains légitimes, et je dépeindrois d'abord le prince vertueux et magnanime que l'église a placé sur des autels, parce qu'il sût allier dans sa personne la majesté d'un grand Roi et la valeur la plus intrépide, à toute l'ardeur de la foi la plus sincère. Je lui rappelerois ensuite ce monarque infortuné qui fut un prodige de patience et de courage, sous la main sacrilége d'une troupe de sujets rebelles ; qui marchoit à la mort la plus injuste avec la résignation la plus parfaite ; consentant, à la voix du directeur de sa conscience, que ses mains fussent liées sur l'autel de son sacrifice, pour être plus conforme à Jésus-Christ ; et qui termina son martyr, en remplissant le monde actuel et les siècles à venir du bruit

de

de ces paroles célestes : *je meurs innocent et je pardonne.* Je lui dirois encore qu'une personne digne d'être appelée un *héros chrétien*, ce fut cette princesse angélique que rien ne put détourner, ni dans la prospérité, ni dans l'infortune, des vertus les plus admirables ; qui devint le conseil et la consolation des illustres victimes dont elle auroit voulu conserver la vie au prix de la sienne ; et qui, bravant la hache des geoliers de Louis XVII, son neveu, lorsqu'ils prétendoient lui faire désavouer la hauteur et les droits de sa naissance, à cette insolente question qu'ils lui adressèrent : *qui êtes-vous ?* répondit avec une noble et sainte fermeté : *Elisabeth de France, tante de votre Roi.* Oui, ce dernier trait, lui seul suffiroit pour démontrer une âme héroïque ; et la confusion qu'il jette sur le crime, est le triomphe de la vertu.

Mais qu'on décore du nom de *héros chrétien*, cet informe et puéril agent des clubs philosophiques, qui ne sait pas même en cacher les vues perfides ; qu'aucun François raisonnable ne croit un homme religieux, appelant et favorisant dans un empire qui se glorifia toujours de professer la foi la plus pure, tous les cultes, toutes les sectes, toutes les superstitions qui voudront s'y établir ; dont l'orgueil et l'ambition sont montés à un tel point de délire, que les plus relâchés des moralistes payens l'eussent déclaré indigne d'être au nombre de leurs disciples ; je ne cesserai de le dire, je ne cesserai de

le répéter, il n'en faudroit pas davantage pour dé-crier le christianisme, si l'on pouvoit ignorer que les auteurs d'une pareille dénomination, ont perdu tout esprit de discernement, toute idée des vertus dont ils donnèrent autrefois le précepte et l'ex-emple.

Pardon, Monsieur, mille fois pardon, de vous avoir entretenu si long-temps. Mais vous voyez que dans une discussion aussi importante, chaque phrase exigeoit un examen particulier. Et comme en toutes choses il faut être juste et impartial, si vous aviez la bonté de me permettre encore quel-ques observations, après avoir contredit les pané-gyristes du grand Consul, par l'ardeur de mon zèle pour leur ancienne réputation, je pourrois convenir avec eux qu'ils ont eu beaucoup de raisons pour appeller Buonaparté *le libérateur du clergé*. Car en effet, sans parler de l'embarras des richesses dont il l'a délivré, que de peines, que de travaux n'a-t-il pas épargnés à tous les pontifes et à tous les prêtres qui ont juré d'être fidèles à sa personne, et de se conformer à tous les règlemens qu'il leur a donnés ? Autrefois il falloit étudier les dogmes et la morale de l'église catholique, pour en instruire les peuples, et pour faire triompher la vérité de toutes les erreurs qui peuvent la combattre. Au-jourd'hui, plus de controverses, plus de discussions théologiques, plus de précautions contre les doc-trines étrangères à la foi, surtout dans les lieux où

on

on les auroit cru le plus nécessaires. Et s'il se trouvoit quelques personnes dans une ville, dans un diocèse, qui élevassent un temple à Jupiter, à Venus, à la grande Diane d'Ephèse, il faudroit bien se garder de prévenir les chrétiens contre cette résurrection du paganisme ; le Consul l'a défendu par attachement pour l'église catholique, apostolique et Romaine, dont il est *le fils bien-aimé*. Autrefois les évêques étoient obligés d'examiner les sujets qui se présentoient à leurs séminaires et à l'ordination ; ils répondoient devant Dieu du choix qu'ils en faisoient. Aujourd'hui le grand Consul a bien voulu se charger de cet examen aussi difficile qu'important. C'est lui qui doit décider, en dernier ressort, par la plénitude de sa puissance, ou par la communication qu'il en fera à *Portalis*, si un jeune homme est appelé à l'état ecclésiastique. Nul évêque ne pourra lui imposer les mains et le consacrer à Dieu, qu'il ne soit revêtu de l'approbation formelle de *Napoléon* ; parce que *Napoléon* tout récemment envoyé du ciel pour donner un nouvel éclat à la religion, a le pouvoir de réformer les institutions de Jésus-Christ. Autrefois les pontifes, les pasteurs, tous les ministres de l'église se trouvoient dans la nécessité de célébrer beaucoup de fêtes solennelles, de chanter de longs offices, de conduire les peuples dans des processions publiques, pour entretenir le culte divin par une pompe et une magnificence que l'on croyoit utiles à sa gloire et à sa dignité. Aujour-

d'hui

d'hui le plus *chrétien* de tous les consuls les a dispensés de tant de fatigues. Et comme il est convenu que quiconque servira *Buonaparté*, servira Dieu, toutes les solennités publiques, toutes les fêtes éclatantes seront réservées pour l'exaltation de son nom, le souvenir de ses bienfaits, *la précieuse conservation de ses jours*. Autrefois le mariage étoit interdit à tous les ecclésiastiques engagés dans les ordres sacrés; et si un prêtre, si un évêque étoit assez scandaleux pour transgresser ces règles saintes, il étoit considéré comme un apostat, tous ses enfans privés des droits de la légitimité. Aujourd'hui, par l'incompréhensible autorité du *grand Buonaparté*, tous peuvent goûter les douceurs de l'union conjugale, pourvu qu'ils renoncent aux fonctions trop assujetissantes et trop sérieuses de leur état ; et les enfans de l'évêque citoyen, du citoyen curé pourront être introduits dans le sanctuaire, à la place des pères qui l'ont abandonné. Voilà ce que le cardinal de Chatillon, frère de l'amiral de Coligni, auroit bien voulu voir de son temps ; mais Henri III n'étoit pas assez bon *chrétien* pour s'intéresser en sa faveur auprès de *Pie IV* qui l'avoit dépouillé de la pourpre Romaine ; et la Reine Elizabeth qui refusa de recevoir à sa cour Madame la Cardinale, quoiqu'elle eut embrassé la réforme, à l'exemple de son éminence, étoit bien au-dessous des idées de *Napoléon*. Autrefois il falloit que les prêtres fussent instruits de mille et mille cas de conscience sur les divins préceptes

ceptes qui défendent le vol et qui prescrivent la restitution. Aujourd'hui, plus de questions, plus de recherches sur ces vieilles obligations. De par *Buonaparté* et le *pouvoir inouï*, MONSIGNOR CAPRARA, dès qu'on a eu la force de prendre le bien d'autrui, il est permis de le garder, ou d'en disposer à son gré; et s'il se trouvoit quelque casuiste de l'ancien temps qui voulut encore se traîner dans les préjugés de la restitution, il seroit interdit comme perturbateur de la tranquillité qui est si nécessaire, et que méritent à tant de titres tous les braves citoyens qui ont eu la peine de s'emparer des biens de la Couronne, de l'Eglise et de la Noblesse. Autrefois enfin les pasteurs des villes et des campagnes, étoient obligés d'entretenir la concorde et la bonne intelligence entre les époux, de leur représenter, au nom de Dieu, que leurs liens étoient sacrés et indissolubles; que le bonheur des enfans dépendoit presque toujours de la bonne conduite de pères et mères. Aujourd'hui, soins superflus, attentions inutiles. Qu'un curé voie tous ses paroissiens quitter leurs femmes pour en prendre d'autres, non-seulement il pourra approuver leurs caprices, et bénir autant de divorces que le *conseil d'état consulaire* en aura autorisés; mais si parmi tous les veuves abandonnées il en aperçoit une qui lui paroisse digne de former de nouveaux liens, il pourra la recueillir lui-même dans le sein de la chasteté matrimoniale.

Avouez-le, Monsieur, voilà véritablement ce qui doit faire considérer Buonaparté comme le *libérateur du clergé*. Voilà ce que les Rois de France n'ont jamais eu le pouvoir, ni la pensée même de lui accorder ; car quoi qu'ils prissent le titre de Rois *très-chrétiens*, ils étoient bien loin d'être des *héros chrétiens*, tels que l'île de Corse en a produit. Trop foibles, ou trop ignorans pour changer les lois de l'église, ils se contentoient d'en être les protecteurs. Il leur suffisoit de soutenir les évêques qui se faisoient un devoir et une habitude de se conformer à la doctrine des apôtres et des conciles. De là cette triste monotonie du clergé dans ses principes et dans ses enseignemens, pendant quatorze siècles ; de là cette constante et fastidieuse union, durant le même temps, entre l'empire et le sacerdoce, qui, en se prêtant un secours mutuel, se reconnoissoient cependant mutuellement indépendans l'un de l'autre dans la source de leur autorité. Mais depuis cet heureux changement, quelle variété d'intérêts ! que de scènes inattendues et surprenantes ! quel vaste champ pour tenir en activité les esprits curieux et les hommes de génie !

Peut-être me direz-vous que le paralèlle que je viens de vous offrir est d'un stile un peu ironique, j'en conviens ; mais chaque partie n'en est-elle pas vraie ? Tous les changemens que j'ai dépeints ne sont-ils pas arrivés ? Et puisque les quatre premiers arche-

archevêques du clergé consulaire, se sont chargés d'en remercier l'auteur, au nom de leurs collègues, au nom de tout le sacerdoce, ne paroissent-ils pas leur être agréables à tous?

Cependant, Monsieur, si vous l'exigez de moi, je reprendrai le genre sérieux pour achever l'examen du compliment des quatre éminences à leur grand Consul. Après avoir imaginé qu'il étoit un *héros chrétien*, ils l'ont appelé, dans l'extase de leur vision, le *héros vainqueur et pacificateur de l'Europe*. Mais, à l'exception de quelques parties de l'Italie, où, par le secours de ses amis, autant que par la négligence de ses ennemis, il a remporté quelques victoires, dans quel autre lieu de l'*Europe* l'a-t-on vu *vainqueur?* Est-ce dans la Hollande, l'Espagne et le Portugal? Jamais il n'y a paru. Est-ce dans la Prusse, la Pologne, la Hongrie, la Suède, le Dannemark? pas davantage. Est-ce dans les provinces Européennes de la Turquie, et de la Russie? encore moins. Est-ce en Angleterre, en Irlande, en Ecosse? qu'il y vienne. Je ne parle pas de l'Allemagne; plus habile que lui, *Moreau* s'y opposeroit. Je ne dis rien de la Suisse; quoiqu'il prétende la pacifier, *au nom du Ciel,* jusqu'ici il n'a fait que d'en augmenter les troubles et la misère. Quant à Malthe, ses précurseurs l'avoient achetée de la trahison, et la bravoure l'a reprise à la perfidie. Il est donc évident que les prélats complimenteurs ont perdu la carte de plus d'une manière, quand ils l'ont félicité d'être *le vainqueur de l'Europe.*

Après avoir démontré tant d'extravagances, après avoir dit tant de fois qu'il falloit finir, je finirai réellement, et je passerai sous silence la plus absurde et la plus déplorable de toutes les adulations : celle d'entendre dire à des évêques devant qui certainement il ne peut y avoir qu'un véritable genre de gloire, que le Consul *réunit en lui tous les genres de gloire auxquels il est donné aux plus grands hommes de pouvoir aspirer :* lui qui, comme nous l'avons déjà observé, n'en a pas la plus légère apparence au poids du sanctuaire. Et remarquez bien, je vous en prie, qu'ils ne disent pas, *auxquels les plus grands hommes puissent* atteindre, mais seulement *aspirer*; comme si tous les plus grands hommes, dans tous les genres, devoient se sentir aussi inférieurs au jeune Corse, que s'il étoit d'une espèce supérieure à l'humanité. O excès de bassesse et de stupidité ! ô honte ineffaçable, si la servitude n'avoit pas anéanti tout sentiment de pudeur et de honte !

Mais ce qui doit encore trouver place dans cet écrit, et ce que je voudrois faire entendre à tous les flatteurs du nommé *Napoléon Buonaparté*, c'est qu'ils excitent cet aventurier à toutes les prétentions, à toutes les insolences, à tous les projets criminels dont il se remplit l'imagination ; c'est qu'ils l'autorisent à soutenir tous les brigandages dont il est le chef, le centre et l'appui ; c'est qu'ils trahissent avec lui la cause de la religion et de l'humanité ; c'est qu'ils deviennent, autant que lui, les profanateurs

fanateurs d'un trône sacré, les oppresseurs de la France, le désespoir des nations et le scandale de l'univers.

Confortastis manus impii, ut non recederet à via sua.

EZECH.

J'ai l'honneur d'être, &c.

FIN.

De l'Imprimerie de Cox, Fils, et Baylis,
No. 75, Great Queen Street, Lincoln's Inn Fields, à Londres.